

NICCOLÒ RINALDI ET PAOLA MARESCA



FLORENCE

INSOLITE ET SECRÈTE



ÉDITIONS JONGLEZ

VESTIGES DES ANCIENS INTÉRIEURS DU PALAIS DE L'ARTE DELLA LANA

17

Des fresques du XIV^e siècle

Via Calimala, 14r, 16r, 22r

Au sein du centre commercial Calimala, le rez-de-chaussée du Palais de l'Arte della Lana – une des sept guildes florentines des arts et métiers – est occupé aujourd'hui par une série de trois magasins de vêtements qui méritent le détour, ne fût-ce que pour les anciens in-



térieurs qui y sont préservés. Chez *Murphy*, en particulier, les fresques représentent certaines phases du travail de la laine : elles sont d'autant plus intéressantes qu'il existe peu de représentations d'époque des processus de production. Chez *Corneliani*, en revanche, on remarquera une petite chapelle attribuée au Maître du Bargello. Soumises à des contraintes de conservation précises, toutes ces salles ont été dans l'ensemble restaurées avec goût, et l'on a même essayé, dans la mesure du possible, de restituer la polychromie des vestiges des fresques, même si, dans certains cas, des décorations modernes ont été appliquées avec une grande désinvolture à d'anciens produits manufacturés, au point de jurer avec le reste. Ce qui frappe également, c'est l'heureuse et singulière union entre la mode contemporaine et l'architecture médiévale, union dont le charme est d'autant plus sensible que des affaires et des activités commerciales avaient autrefois lieu dans ces grandes salles : les va-et-vient des clients et la marchandise exposée revitalisent à leur manière cet espace commercial, qui en devient paradoxalement plus conforme à l'original que si on l'avait transformé en musée. Quant au magasin nommé *Liu-Jo*, c'est un long couloir étroit adossé à une aile du palais, jadis à l'extérieur, avant qu'on ne construisît une extension. À l'intérieur du magasin, de grands blocs à la pierre apparente forment un mur entier qui a subi plusieurs métamorphoses : morceau de rue au Moyen Âge, puis paroi interne d'un palais agrandi, et enfin décor pour des rayons remplis de piles de T-shirts, caractéristique du XXI^e siècle.

AUX ALENTOURS

Colonne de l'Abondance : une statue tourmentée 18

Il s'est avéré difficile de rendre hommage à l'Abondance à Florence : l'ancienne statue romaine que l'on avait placée au sommet d'une colonne au centre de la ville, à l'emplacement actuel de la piazza della Repubblica, a été égarée. En 1431, c'est là qu'on plaça la *Dovizia* (« Abondance ») de Donatello, pourvue d'une cloche pour communiquer l'ouverture et la fermeture du marché, et d'une autre cloche au bout d'une chaîne à laquelle on attachait les marchands malhonnêtes. Mais elle fut détruite en 1721 à la suite d'un effondrement. On la remplaça par la *Dovizia* de Giovanni Battista Foggini, dont la colonne fut toutefois dissimulée par un atelier du Mercato Vecchio, qui n'en laissait dépasser que la statue au-dessus du toit. Cette colonne et sa statue furent ensuite démontées en plusieurs parties que l'on dispersa à divers endroits. Enfin, en 1956, une copie de la statue de Foggini fut replacée au sommet d'une nouvelle colonne sur la piazza della Repubblica, où elle se trouve encore aujourd'hui. Cette colonne se dresse en effet sur le point où convergent trois quartiers : Santa Maria Novella, San Giovanni et Santa Croce. C'est le véritable cœur de Florence.

LE PLAFOND DE L'HÉMÉROTHÈQUE ³² DE LA BIBLIOTHÈQUE DU PALAGIO DI PARTE GUELFA

Une merveille méconnue

Piazzetta della Parte Guelfa

055 2616029 - 055 2616030

bibliotecapalagio@comune.fi.it

Du lundi au vendredi de 9 h à 22 h et le samedi de 9 h à 13 h

Le lundi de 9 h à 14 h uniquement pour la consultation

biblioteche.comune.fi.it/biblioteca_palagio_di_parte_guelfa



Avec un patrimoine livresque de 35 000 volumes environ, la bibliothèque du Palais de la partie des guelfes occupe une église désacralisée, Santa Maria di San Biagio. Constituée de deux salles, la salle de lecture et l'hémérothèque, c'est cette dernière surtout qui mérite d'être visitée. Elle se trouve dans la chapelle de San Bartolomeo, érigée en 1345 à l'initiative du chanoine Federigo di Bartolo Bardi. Quoique incomplètes, les décorations et les scènes de cette salle, que l'on attribue à l'école de Giotto, sont très évocatrices. Au plafond, sur fond d'élégants lys d'or en champ d'azur (un motif que l'on retrouve à de nombreux endroits à Florence en souvenir, semble-t-il, du lien ancestral de la ville avec la maison régnante de France et en particulier avec saint Louis), figurent les emblèmes des corporations de métiers, ou *Arti*, qui entourent les blasons de la Florence guelfe, avec au centre le blason du pape. Le nom actuel de la bibliothèque dérive du fait qu'elle jouxte le Palagio di Parte Guelfa, l'ancien palais et siège de la faction politique des guelfes au XIII^e siècle. L'édifice, agrandi au cours de siècles suivants d'après un projet de Brunelleschi, semble-t-il, est aujourd'hui le siège du *calcio storico* florentin et du cortège de la République florentine. Il s'agit également d'un espace d'exposition. Il existe des preuves écrites de l'existence de cette petite et ancienne église qui remontent à 1308. Son nom dérive du fait qu'elle se dressait près de la porte de Santa Maria, l'un des accès à la ville de l'enceinte de remparts carolingiens (IX^e siècle apr. J.-C.). Elle fit ensuite l'objet de modifications pour devenir le siège où se tenaient les réunions des capitaines de la partie des guelfes, la faction urbaine fidèle au pape, qui, vers la fin du XIII^e siècle, avait pris en main les rênes de la ville au détriment des gibelins, partisans, quant à eux, de l'empereur. Avec la construction du palais, l'église perdit cette fonction de lieu de rassemblement tout en conservant sa fonction purement religieuse. Au XV^e siècle, elle fut attribuée à saint Blaise avant d'être désacralisée pour devenir dans un premier temps l'entrepôt des chars de la course du *palio* et le dépôt des pierres à feu destinées à la traditionnelle « explosion du char » (*Scoppio del Carro*), et, à partir de 1785, le siège des pompiers florentins au sein de l'ancien ghetto, un ensemble de ruelles qui furent détruites pour construire la piazza della Repubblica quand Florence devint la capitale du Royaume d'Italie. En 1944, elle fut également le siège du cabinet scientifico-littéraire Vieusseux. Cette église a une particularité architecturale : elle fut la dernière, à Florence, à conserver une double rampe d'accès au portail, comme on peut encore le voir aujourd'hui. La bibliothèque s'y installe en 1907 pour devenir la « bibliothèque ambulante des ouvriers » de l'association Pro Cultura, avant d'être connue comme bibliothèque de l'Université populaire qui avait pour but de diffuser le savoir dans les milieux sociaux les plus défavorisés. Rachetée par la Mairie de Florence dans les années 1970, elle s'est enrichie du patrimoine documentaire de l'ancienne bibliothèque magistrale du Service de l'Instruction publique et de la bibliothèque du Quartier n° 1.

LA PORTE DE LA MANDORLA DE SANTA MARIA DEL FIORE

⑦

Un écrin de science hermétique

Cathédrale de Santa Maria del Fiore, Piazza del Duomo

Du lundi au mercredi et le vendredi de 10 h à 17 h, le jeudi de 10 h à 15 h 30, le samedi de 10 h à 16 h 45, le dimanche et les jours fériés de 13 h 30 à 16 h 45



Dans la cathédrale florentine, née d'une admirable expression du style gothique, art sacré et profane s'unissent et forment un tissage serré qui trouve ses racines dans la science ancienne des mystères : de la fin du XII^e siècle, après le retour des premiers chevaliers templiers de la Terre Sainte, jusqu'au seuil du XVI^e siècle, les cathédrales gothiques qui fleurirent en Europe témoignent d'un ordre initiatique et d'un langage sapientiel qui influèrent non seulement sur la structure, mais aussi sur la décoration tout entière. Même le plan en croix latine propre aux cathédrales gothiques renvoie à l'art de l'alchimie : la croix est en effet le symbole du creuset alchimique dans lequel se réalise la transformation de la matière, de même que la grande rosace au centre de la façade fait allusion au feu alchimique, appelé également « feu de roue », toujours constant, qui éclaire mais ne brûle pas.

La cathédrale nous indique un chemin spirituel qui participe à l'orchestration de l'univers entier en vue de la transmutation de notre être intérieur. La réalisation de cet objectif se fait par étapes successives qui se résument de manière allégorique dans les opérations propres à l'art alchimique. C'est justement à cet Art Royal que font allusion tous les symboles qui se dissimulent entre les pierres et les marbres de la cathédrale de Florence, comme dans toutes les cathédrales gothiques. Plus particulièrement, les reliefs gravés sur les portails d'entrée constituent une sorte de livre de pierre aux significations mystérieuses : la porte, par analogie avec les portes cosmiques solsticiales, est une sorte de rite de passage qui mène du monde profane au monde divin, comme l'indiquent les images sculptées dans les montants et dans le cadre architectural.

Des figures en relief reliées entre elles par des tresses végétales décorent le portail en marbre de la Porte de la Mandorla selon une syntaxe d'inspiration clairement païenne. À gauche, sur les montants de fenêtres, on repère respectivement Apollon avec sa viole et Hercule avec sa massue tournée vers le bas, tandis qu'à droite sont représentés un amour ailé et Vénus avec une corne d'abondance. Vénus et le cupidon ailé célèbrent la force de l'amour, qualité indispensable dans l'œuvre de transformation alchimique et porteuse de richesses spirituelles, comme le laisse entendre la corne d'abondance de la déesse. Un homme nu vu de dos tenant dans une main un serpent et dans l'autre un miroir fait référence à la vertu alchimique de la Prudence : le miroir est symbole de la matière de l'Œuvre Alchimique et le serpent renvoie à la transformation de la matière, par analogie à la mue de sa peau. Des reliefs symboliques viennent s'y ajouter sur les montants : le plus chargé de significations est le montant de gauche où se trouvent quatre figures d'Hercule, respectivement avec la massue levée, avec l'hydre de Lerne, avec Antée et avec le sanglier d'Erymanthe. Hercule représente l'homme qui, après un parcours difficile de purification et de croissance, a retrouvé sa nature divine.

LE PLAFOND DE L'ANCIENNE SACRISTIE

26

Des étoiles peintes qui composent une date légendaire

Église San Lorenzo
Piazza San Lorenzo
055 214042 (Opera Medicea Laurenziana)
Jours ouvrables de 10 h à 17 h
Accessible aux personnes à mobilité réduite



La coupole de l'ancienne sacristie de San Lorenzo est recouverte d'une fresque représentant un ciel étoilé qui « immortalise » sur la voûte un ciel nocturne particulier. La même configuration astrale figure à l'intérieur de la coupole de la chapelle des Pazzi, dans l'église de Santa Croce (voir page 216), particularité d'autant plus singulière qu'il ne s'agit pas du même commanditaire – les Pazzi en l'occurrence, et les Médicis à San Lorenzo – et de deux emplacements distincts. La parfaite similitude de ces deux fresques est longtemps restée une énigme, jusqu'à ce que l'on parvienne récemment – grâce à des travaux de restauration et à une étude approfondie – à déterminer de quelle nuit il s'agissait précisément.

La finesse de cette nuit légendaire et porteuse de destinées heureuses célèbre en réalité le 4 juillet 1442, soit la visite de René d'Anjou, que l'on accueillit à Florence et dont on attendait le commandement victorieux d'un nouvel effort de croisade contre les infidèles. Parmi ses innombrables titres (roi de Sicile, roi de Hongrie, duc de Bar, roi d'Anjou et de Lorraine, comte de Guise, etc.), outre le fait qu'il était le fils de la reine d'Espagne et le beau-frère du roi de France), l'Angevin possédait de surcroît un titre nominal plus significatif encore que les autres : il était roi de Jérusalem. La Terre sainte était à l'époque un pôle d'attraction pour les grandes familles florentines, banquiers de l'Église et guelfes comme l'Angevin, qui étaient rompus au commerce d'outre-mer. Le ciel « figé » de la fresque, que les Florentins contemplèrent il y a près de six siècles, ne fut pas uniquement peint dans un but commémoratif : sa fonction était également « hermétique » (voir page 218), puisqu'il était censé attirer l'énergie céleste de la Jérusalem dont René d'Anjou était le roi afin de la cristalliser sur la voûte de la sacristie. La conservation de cette énergie légitimait ainsi la vocation de Florence, qui revendiquait l'héritage de l'ancienne Jérusalem dans le dessein de légitimer du même coup son pouvoir temporel. Pour réaliser un tel prodige, l'œuvre d'un peintre ne suffisait pas (on attribue cette fresque à Giuliano d'Arrigo, dit le Pesello, célèbre pour ses tableaux d'animaux), il fallait encore consulter un astronome, une gloire de la science florentine, Paolo dal Pozzo Toscanelli (1397-1482), « astrologue » de Cosme de Médicis et ami de Filippo Brunelleschi, l'architecte des deux coupôles en question.

Ces relations entre artistes et scientifiques en disent long sur l'effervescence religieuse du XV^e siècle et expliquent en partie tout l'intérêt que pouvaient présenter ces deux fresques astronomiques. Ces œuvres vont en effet bien au-delà de l'expérience artistique puisqu'elles affirment la conception divinatoire de l'astronomie, les étoiles étant censées indiquer la « voie », et l'architecture, en particulier les plafonds voûtés d'une coupole, destinée à créer des chambres de méditation renfermant des forces cosmiques capables de conditionner les événements terrestres.

LES « PLACARDS » DU PALAZZO VIVIANI

28

À la gloire de Galilée

Via Sant'Antonino, 11

À proximité du marché de San Lorenzo et à deux pas de la gare de Santa Maria Novella, dans l'étroite et populaire via di Sant'Antonino, on aperçoit soudain l'étrange façade du palais Viviani, surnommé « Palazzo dei Cartelloni », le célèbre mathématicien du XVII^e siècle l'ayant recouvert de placards (*cartelloni*), c'est-à-dire de trois grandes inscriptions, deux latérales et une, plus petite, au centre. Ces épigraphes latines, rédigées par Viviani lui-même, décrivent et célèbrent les inventions et les découvertes essentiellement astronomiques de Galilée – télescope, planètes des Médicis, taches solaires, résistance des solides,

trajectoires des projectiles, calcul de la longitude en mer –, que l'on peut également voir sur les bas-reliefs qui surmontent le portail d'entrée, avec le buste du grand astronome, œuvre du sculpteur Giovan Battisti Foggini. Mais ce n'est pas tout : à l'aide de ces *cartelloni*, Vincenzo Viviani souhaitait surtout faire un portrait moral de son maître en insistant sur la foi et la probité de Galilée. C'est pourquoi ces épigraphes constituent par ailleurs un manifeste politique : mort en odeur d'hérésie, Galilée n'avait alors même pas eu droit à un monument funèbre, et deux siècles plus tard, il prêtait encore le flanc aux critiques méprisantes de l'Église.

Autre curiosité : il semblerait que le Palazzo Viviani, ou « dei Cartelloni », ait été construit sur l'emplacement de la demeure des Del Giocondo, les commanditaires de la fameuse *Monna Lisa* de Léonard de Vinci, plus connue sous le nom de *Joconde (Gioconda)*, justement.



LA GIRAFE DE LA CHAPELLE TORNABUONI

③

Le « camelopardo » : le cadeau d'un sultan d'Égypte de 1487

Église Santa Maria Novella
Piazza Santa Maria Novella

Du lundi au jeudi de 9 h à 17 h 30, le vendredi de 11 h à 17 h 30, le samedi de 9 h à 17 h et le dimanche et à l'occasion des fêtes religieuses de 13 h à 17 h

Comme le voulait la mode dans les seigneuries de l'époque, les Médicis aimaient exhiber des animaux exotiques pendant les manifestations publiques ou pour divertir des hôtes importants.

Le symbole même de Florence, le Marzocco, était un lion, l'ancien symbole des colons romains qui avaient fondé Florentia ; et dès que les Médicis furent à la tête de la ville, on garda des lions dans une ménagerie



à proximité du Palazzo Vecchio, dans l'actuelle via de' Leoni, justement pour montrer, ne fût-ce que symboliquement, la puissance et la force de Florence.

En 1487, un nouvel animal pour le moins curieux se présenta dans la cité du Lys pour enrichir la collection faunistique des Médicis. Qaitbay, le sultan d'Égypte, en visite officielle à Florence, offrit à Laurent de Médicis un *camelopardo*, autrement dit une girafe, décrite comme haute de « sept brasses », avec « des pieds pareils à ceux du bœuf », et très pacifique, au point de prendre une pomme dans la main d'un enfant sans lui faire le moindre mal.

Ce n'était pas la première fois qu'un tel spécimen se présentait sur les rives de l'Arno. On raconte en effet qu'on vit une girafe à Florence en 1459 à l'occasion d'une chasse exotique. Mais le *camelopardo* du sultan suscita chez les Florentins un intérêt et une curiosité jamais vus. Il fallut faire défiler l'animal à plusieurs reprises dans les rues et jusque dans les couvents des religieuses cloîtrées.

La girafe devint si célèbre que Ghirlandaio en fit l'un des personnages de son *Adoration des Mages* dans la chapelle Tornabuoni de Santa Maria Novella (et Andrea del Sarto fit de même dans son *Tribut de César*, une œuvre inachevée de la villa de Poggio a Caiano). Ne s'étant pas adapté au rude hiver florentin, l'animal mourut malheureusement le 2 janvier 1488.



INSTITUT GÉOGRAPHIQUE MILITAIRE

12

Le quartier général de la cartographie

Via Cesare Battisti, 10 ; 055 273 2244

Consultation sur rendez-vous, du lundi au vendredi de 9 h à 13 h

Il suffit d'un coup de fil pour prendre rendez-vous et vous pourrez visiter, au cœur du centre historique, un endroit qui est en soi un véritable monde et même un univers. Cette « île au trésor », qui se blottit entre la piazza San Marco et la piazza della Santissima Annunziata, c'est l'Institut géographique militaire, gloire nationale que l'on établit à Florence lorsque l'on transféra la capitale sur les rives de l'Arno. Parmi les premières missions qu'on lui confia, il y eut la réalisation de la première carte topographique de l'Italie unifiée, à l'échelle de 1/100 000^e, un immense projet dont on ne vint à bout qu'après 30 ans de travail. L'Institut est aujourd'hui le paradis non seulement de 12 passionnés de cartographie, mais de tous

les voyageurs ou simplement des curieux. Cela fait désormais près de 150 ans que la fabuleuse collection de planisphères et d'atlas historiques de l'Institut occupe les vastes salles de ce palais du XVII^e siècle. Mais on y trouve aussi 200 000 livres, un ample fonds phonographique, des cartes géographiques, chorographiques, hydrologiques, géologiques, non seulement de l'Italie et de l'Europe, mais du monde entier. Le grand salon de l'Institut, où se réunissait jadis un illustre cénacle, est somptueux, avec ses fresques du XVII^e siècle et sa bibliothèque monumentale. Avec sa bibliothèque historique et son musée de cartographie, l'Institut n'en est pas moins une organisation scientifique de pointe toujours en activité, ayant pour tâche de mettre la cartographie à jour au moyen des instruments scientifiques dont il dispose. Le personnel militaire est d'une grande courtoisie, le silence assuré et les vastes salles en général fréquentées par très peu de monde. On a pourtant l'impression que le monde entier s'y est donné rendez-vous. Il est vrai que rien n'échappe à cet institut, aucun renseignement, aucune représentation de la planète et de ses populations : bref, une sorte de temple du cosmopolitisme.



PALAZZO BARGELLINI

⑥

Parmi les souvenirs du maire de l'inondation

Via delle Pinzochere, 3

055 241 724

Visites sur rendez-vous

À deux pas de la piazza Santa Croce se trouve l'édifice où habitait Piero Bargellini : le Palazzo Da Cepparello, qui date du XVI^e siècle et



dont le style est proche de celui des immeubles de Giuliano da Sangallo et de Baccio d'Agnolo. Écrivain et historien, député et maire de Florence à l'époque de l'inondation de 1966, Piero Bargellini (1897-1980) fit l'acquisition de ce palais en 1946 pour en faire le siège de ses nombreuses activités. Les deux grandes pièces qui constituent son bureau ont des plafonds hauts à caissons et sont décorées de six fresques du XIV^e siècle qui proviennent de l'église San Stefano alle Busche, à Poggio alla Malva, un site qui mérite à lui seul le détour. Ce qui frappe surtout dans cette demeure, c'est tout ce qui évoque le travail et la présence humaine de l'écrivain : les deux pianos dont joue aujourd'hui encore le petit-fils de Bargellini, le célèbre pianiste Gregorio Nardi (qui, avec son épouse, est devenu le conservateur du palais), la bibliothèque, les dizaines de milliers de lettres de sa correspondance, la collection de nombreux livres consacrés à l'histoire de Florence, dont il fut l'un des premiers à étudier de manière systématique certains aspects mineurs comme les *tabernaicoli* (niches murales de dévotion) ou la toponymie. De curieux souvenirs y sont également exposés, comme le sac que transportait l'épouse du futur maire pendant leur voyage de noces en Corse en 1929, un voyage qu'ils effectuèrent à pied en dormant chez des paysans, et dont ils revinrent si maigres que les jeunes époux furent soumis par la famille à un traitement reconstituant dans une résidence spécialisée pendant un mois. Le style simple et sobre de Bargellini se reflète surtout dans son immense correspondance. Car outre les témoignages d'amitié de personnages célèbres qui fréquentaient sa maison, comme René Clair, Roberto Rossellini, Carla Fracci ou Jean Gabin, il existe d'innombrables lettres de Florentins qui s'adressaient à Bargellini pour lui demander toutes sortes de choses, de la sauvegarde du patrimoine artistique de la ville (c'est dans cette maison que l'association historique des Amis des musées vit le jour) à une assistance personnelle. Dans leurs lettres, certains évoquent des accords « pris dans le tramway n° 14 » (Bargellini se déplaçait à l'aide des transports en commun) ou bien sollicitent de l'argent pour faire face aux dépenses quotidiennes, surtout après la grande inondation, quand le maire demanda à ses concitoyens de lui écrire directement chez lui pour court-circuiter la lenteur bureaucratique. Ainsi, dans la via delle Pinzochere, chaque détail ressuscite non seulement toute l'humanité de l'intellectuel qui y demeurait, mais aussi la société florentine de son époque.



SALON DES SQUELETTES

8

Le musée des horreurs

Musée de la Specola, Via Romana, 17

msn.unifi.it

De 9 h 30 à 16 h 30 (fermé le lundi, le 1^{er} janvier, le dimanche de Pâques, le 1^{er} mai, le 15 août et le 25 décembre)

Accès au salon des squelettes sur réservation exclusivement en téléphonant au 055 2346760 du lundi au samedi de 9 h à 17 h, selon les disponibilités

Visite guidée obligatoire



Avec ses statues de cire anatomiques de Susini et Ferrini, une des rares collections de ce genre qui existent au monde (il en existe deux autres, méconnues, à Paris et à Venise – voir *Paris méconnu* et *Venise insolite et secrète* chez le même éditeur), une tête en décomposition que le Syracusain Zumbo a modelée sur un véritable crâne, de déconcertants théâtres de la peste, sans parler des collections d'animaux empaillés, le musée de la Specola est une petite merveille.

Au rez-de-chaussée, dans les anciennes écuries du pavillon, on peut en outre à nouveau visiter le très étonnant Salon des squelettes, un espace encore plus ahurissant, fermé pendant des années.

Ce nom de film d'horreur désigne une collection spectaculaire de squelettes de nombreux animaux, présentés dans 120 vitrines ou sous forme de mobiles gigantesques, les plus grandioses étant ceux d'une baleine (un cachalot pour être exact) et d'un éléphant, le premier suspendu au plafond, dans une posture pour ainsi dire « aérienne », et le second au centre du salon. On y découvrira même des squelettes d'êtres humains : une femme, quelques hommes et des enfants.

La typologie de l'espace de ce salon de 40 mètres de long sur 7 de large est conçue de façon à créer un singulier effet optique, à l'instar d'une longue-vue, qui rend les apparitions des squelettes encore plus impressionnantes. Une loggia d'époque augmente en outre l'espace d'exposition en hauteur donnant l'impression d'être encerclé par tous ces ossements.

Le salon a parfois servi de décor à des spectacles nocturnes.



LE ZODIAQUE DE SAN MINIATO

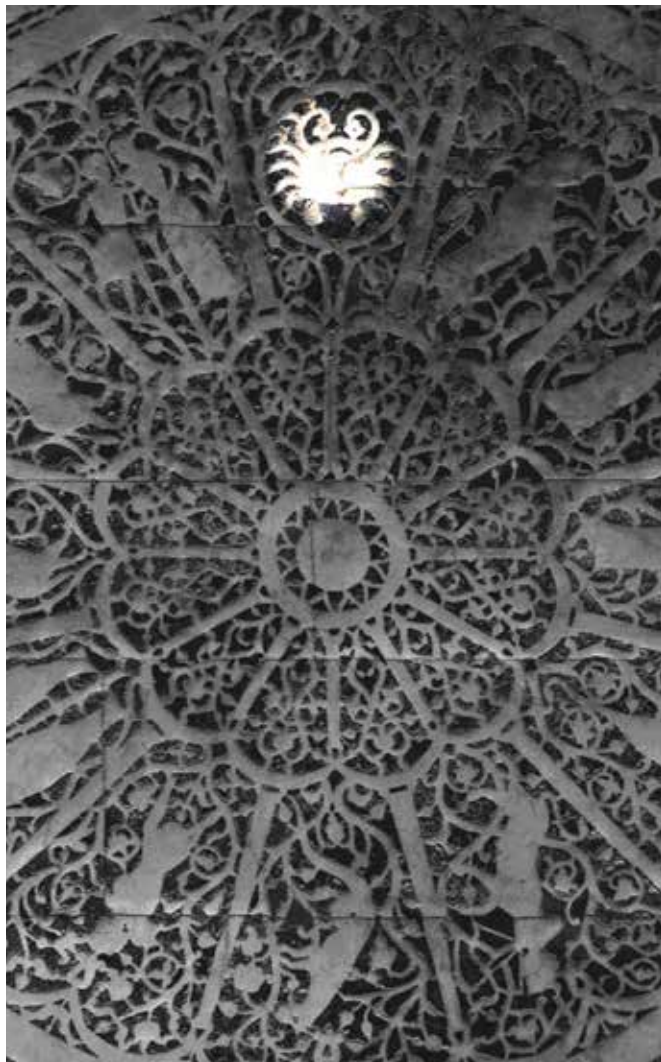
23

Un prodige qui ne se produit que le 21 juin

Basilique de San Miniato al Monte, Via della Porte Sante, 34

Le phénomène peut être observé le 21 juin de chaque année

Église ouverte du lundi au samedi de 9 h 30 à 13 h et de 15 h à 19 h et le dimanche de 15 h à 19 h



Le zodiaque en marbre qui figure sur le sol de la basilique de San Miniato al Monte date de 1207 et il fut longtemps considéré comme un simple motif décoratif réalisé sur le modèle de celui du baptistère (que l'on n'utilise plus aujourd'hui, voir page 106).

En 2011, cependant, Simone Bartolini, expert en méridiennes, a découvert que ce zodiaque correspondait à l'une des méridiennes solsticiales les plus anciennes qui fonctionnent encore en Europe : si l'on possède beaucoup de renseignements sur les méridiennes du baptistère et du dôme, on ignorait tout de celle de San Miniato.

Le prodige s'accomplit uniquement le 21 juin, mais l'émotion est si grande qu'il vaut la peine de prévoir une visite ce jour-là. À 13 h 53, à proximité du midi solaire, le rayon de soleil qui pénètre par une petite fenêtre, sur la partie droite, forme une épée de lumière qui se pose lentement, mais exactement, sur le signe du Cancer (période zodiacale qui débute autour de la Saint-Jean, saint patron de Florence). Au bout de quelques minutes, le rayon se déplace et l'effet disparaît. Pendant ce bref moment, on voit clairement se manifester des phénomènes tels que le mouvement de la Terre, la parfaite synchronisation de ce mouvement avec le Soleil, et la remarquable construction de l'édifice pour saisir le moment exact où a lieu le solstice d'été. Et l'on raconte même que l'admirable zodiaque de San Miniato s'anime à ce moment-là.

Situé au centre de l'église devant l'autel, le zodiaque qui figure au sol devient ainsi l'élément quasiment central d'un édifice construit afin de répondre à une relation précise avec les astres et de confirmer du même coup le rapport entre la spiritualité médiévale et le mysticisme oriental. Rappelons-nous que saint Minias était lui-même d'origine grecque ou arménienne. Le culte du zodiaque avait en effet des origines babyloniennes avant que la culture chrétienne ne se l'approprie. La basilique de San Miniato est elle-même orientée, comme beaucoup d'autres jusqu'à la fin du XIII^e siècle, d'ouest en est, pour permettre aux fidèles de prier vers l'est, de même que la croix du Calvaire était visible si l'on regardait en direction de l'est.

Du reste, le zodiaque de la basilique de San Miniato, où figure la formule « *Haec est porta coeli* » (« Ceci est la porte du ciel »), nous incite à approfondir d'ultérieures recherches sur la véritable signification des divers démons qui ornent les mosaïques de la basilique ainsi que celle du Graal représenté dans les vases peints au-dessus des portes.

L'atmosphère plus recueillie de la basilique de San Miniato rend le phénomène encore plus saisissant que le « trou » de Toscanelli dans la cathédrale (voir page 80).

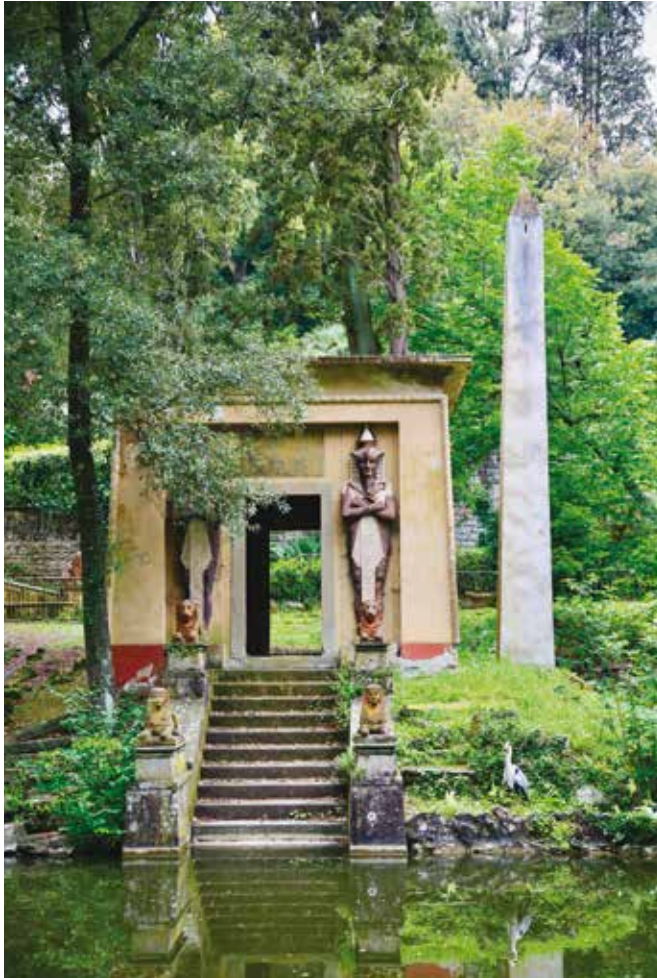
LES SYMBOLES MAÇONNIQUES ③ DU PARC DU MUSÉE STIBBERT

Une loge maçonnique en plein air

Via Federico Stibbert, 26

D'avril à octobre de 8 h à 19 h, de novembre à mars de 8 h à 17 h

Fermé le jeudi, le 1^{er} janvier, le dimanche de Pâques, le 1^{er} mai, le 15 août et le 25 décembre



Au nord de Florence, sur la douce colline de Montughi, se trouve le parc Stibbert, qui tire son nom de son créateur. Federico Stibbert, homme cultivé et libéral inscrit à la confrérie maçonnique, a fait installer dans le jardin de sa villa de nombreuses significations cachées. En effet, dans le parc, une sorte d'itinéraire initiatique est ponctué de sculptures, d'objets architecturaux et de végétation comme autant d'étapes révélatrices.

Le chemin se caractérise par des dénivelés à monter : descendant au départ, le parcours laisse entendre la nécessité de s'immerger dans les profondeurs de notre être, pour pouvoir ensuite remonter vers la lumière selon la classique formule *ex tenebris lux*. Une petite grotte creusée dans la muraille rappelle quant à elle le *nigredo* alchimique.

Dans la partie basse, bordant les eaux d'un lac artificiel, s'élève un petit temple de forme néo-égyptienne, subtile référence au temple maçonnique. Le style néo-égyptien met l'accent sur la sacralité du lieu : l'Égypte était en effet considérée par la confrérie maçonnique comme la patrie des mystères anciens, tandis que les eaux – dans la symbologie hermétique – sont symbole de purification. Traverser les eaux est l'une des épreuves de l'initiation : c'est l'eau baptismale qui sauve et transforme, allégorie de la mort et de la renaissance qui s'ensuit.

Sur le seuil, six sphinx surveillent l'entrée du temple, parfaitement alignés le long de l'axe ouest-est, avec un accès par voie de terre situé à l'occident, de manière à avoir face à soi le soleil levant en entrant.

Le parcours qui, de là, remonte, passe entre deux colonnes, fine allusion aux colonnes Jachin et Boaz du Temple maçonnique qui marquent, comme une sorte de portail, le passage au monde de l'esprit.

Au terme du parcours se dresse un élégant petit temple grec doté de huit pilastres. Le chiffre huit fait référence à la renaissance, tandis que les petites têtes de lion au-dessus des chapiteaux symbolisent le soleil. Au centre, la statue de Flore sous les traits d'une jeune femme voltigeant dans une danse extatique. On attribuait à Flore, symbole de l'immortelle jeunesse, la floraison de la nature. La déesse évoque la renaissance spirituelle et l'expansion de la conscience, souvent comparées à la floraison des plantes, qui sont célébrées à la fin du parcours initiatique de connaissances en tant que réalisation d'une nouvelle intégrité intérieure.



NICCOLÒ RINALDI ET PAOLA MARESCA



FLORENCE

INSOLITE ET SECRÈTE

Recueillez-vous dans l'église d'une prison, apprenez comment Florence est devenue la capitale de l'hermétisme à la Renaissance, échappez à la foule des touristes pour visiter des chefs-d'œuvre artistiques méconnus, partez à la recherche des 34 plaques portant des citations tirées de la *Divine Comédie*, faites le plein dans une station-service vintage, demandez à vos enfants de compter les abeilles sculptées sur le monument à la gloire de Ferdinand I^{er}, dénichiez les derniers distributeurs de vin de la Renaissance, remarquez les fenêtres minuscules par lesquelles les enfants espionnent l'activité de la rue, arpentez de superbes jardins privés ignorés des Florentins eux-mêmes...

Loin des foules et des clichés habituels, Florence garde encore des trésors bien cachés, qu'elle ne révèle qu'aux habitants et aux voyageurs qui savent sortir des sentiers battus.

Un guide essentiel pour ceux qui pensaient bien connaître Florence, ou pour ceux qui souhaitent découvrir l'autre visage de la ville.

ÉDITIONS JONGLEZ

320 PAGES

ÉDITION 04

17,95 €

info@editionsjonglez.com
www.editionsjonglez.com

ISBN : 978-2-36195-560-1



9 782361 955601